

Serait-ce un mythe ? : [1ère partie]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 49

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209984>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LO GROS PEQUOSI ET SON PARAPIODZE

IE demoràve dè vè lo boù dau Dzorat, clli gros Pequosi, tot solet dein 'na petita carràve de boù que l'appelàve son tsati. On lo vayà pas soveint pè lo velàdzo, mà ti lè coup que vegnà ein reimmenàve onna fèdèrâla que n'ètâi pas pequâie dâi vè. Coumeincive à Cabaret de coumouna iò bèvessâi 'dau novi, et pu à l'Union iò ressemellâve avoué dau bon novi. Po fini l'allâve à Central iò l'ètâi bin adrâi bon sou po se reintornâ amon vè son boù. Quand lè qu'on lo vayà fote lo camp ein dèveseint on bocon allemand et tegneint lè doù bor dau tsemin, on sè desâi : « lo Gros Pequosi et son parapiodze sant sou ».

L'è que, faut que vo diéssio que Pequosi ne sè montrâve jamè à lo velàdzo sein son parapiodze por cein que ne saillèssâ pas de tsi li pè lo chet : on gros parapiodze quemet on quicajon avoué on mandzo asse épais qu'onna colonda de grandze à pont. Quand pliovessâi pas trau, po remontâ la coula s'appoyivant l'on l'autro et on n'arâi pas pu dere se Pequosi portâve son parapiodze à bin se l'ètâi lo parapiodze que sotenyaî Puequosi.

Dan, vaicé qu'âi derrâire vôte mon Pequosi avoué son novi, son bon novi et son vilhio — à Lodzi, à l'Union et à Central — s'è trovâ tant eimmourdzi que l'è parti sein son parapiodze. Quand lè que fut arrevâ à l'ottò, on bocon des-sou, sè dit dinse :

— N'è pas lo tot que cein, t'a pe rein ton parapiodze. Tè faut vito retorna pè clliau cabaret dèvant que t'è l'aussant robâ.

Hardi Pequosi ! lo vaicé que fâ 'na reverya et pu dzibillie po lo Central iò demande son parapiodze. Diabe lo pas que l'avant vu, quand bin l'ant coudhi tsertsi pertot, et trasse adan à l'Union.

— Mon parapiodze, que fâ dinse.
— Va tè panâ avoué ton parapiodze, que lâi repondant, foudrà l'avâi po lo tè rebayi.

Du cein va à Cabaret de Coumouna.
— Tè ! que lâi fâ lo carbatie, à la vi que lo vâ, vaicé Pequosi que vint requeri son parapiodze. A-te que lo justeameint.

— Eh bin, tot parâi, so repond Pequosi, l'aré pas cru, mà vo z'ite bin mè honnito dein clli cabaret que dein lè dou z'autro. Lâi su z'u assebin ma n'ant pas voliu mè rebalhî mon parapiodze. Por vo, omète, respè !

MARC A LOUIS.

Rondeau.

Pour te guérir de cette sciaticque,
Qui te relit comme un paralytique
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment,
Puis lis comment on les met en pratique.
Prends en deux doigts, et bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir

Sur cet avis ne sois point hérétique ;
Car je te fais un serment authentique,
Que, si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

ARMAND BILLAUT,
menuisier de Nevers, qui, sans aucune
littérature, devint poète dans sa bouti-
que, et dont les poésies, qui roulent
toutes sur le vin, sont pleines de verve
et de feu.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN).

Leçon de géométrie. — Le papa, à son fils,
collégien de seconde :

— Voyons, apprends donc ta géométrie, au
lieu de regarder en l'air tout le temps !

La maman :

— Laisse-le donc, il apprend sa géométrie
dans l'espace.

PROVERBES ET DICTONS JURASSIENS

Voici quelques proverbes et dictons jurassiens communiqués par A. Daucourt, archiviste à Delémont, au *Bulletin de la Société suisse des Traditions populaires*. Nous ne retenons de ces proverbes que ceux qui sont le moins connus chez nous :

Il a une roue de trop.

Il a une araignée dans la tête.

Il ne mangera pas une bosse de sel.

Heureux et content comme Pierrot.

Il y aura beaucoup de foin cette année. (Il y a des ânes, des bêtes).

Chercher une aiguille dans le foin.

Ce ne sont pas les gros chevaux qui labourent la terre.

C'est un cheval de Berne (un prisonnier de B.).

Le dernier berger de porcs du monde mourrait bien que je n'hériterais pas même son bâton.

Quand les noires épines fleurissent on aura la gelée.

Il est heureux comme le coq du Val.

Si tu prends cette servante à ton service, les sept péchés capitaux te courront après.

Il ne fera pas de miracles.

Le curé lui a ciré ses bottes (Il lui a donné les derniers sacrements).

Il a perdu sa cuiller (Il est mort).

Il n'est pas plus fait pour être maire que moi pour être pape, à Rome.

Il est méchant comme un Ajoulot.

Il est fin comme un Montagnard.

C'est un gros teûné (Un gros niais).

C'est un beugeon (Un imbécile).

Il est bête comme sept petits porcs dans un sac.

C'est de l'urine de souris (mauvais vin).

Il est fou tout par la tête.

Il a peur de se noyer en terre sèche (avare).

Ce n'est rien d'être fou si on ne le fait pas voir.

Il est traître comme le bois de fourche.

Les gros chiens ne se mangent pas entre eux, mais bien les petits.

Il a des yeux au beurre noir (Il a reçu des coups).

Il gueule comme un putois.

Il faut lui donner de l'ellébore (qui guérit de la folie).

Vivre de ses rentes et crever de ses revenus.

J'ai vingt-quatre heures à dépenser par jour et le moyen d'aller au lit sans souper.

J'ai acheté du bœuf à tétine (viande de vache).

A jeune cheval vieux cavalier.

Une clef d'or ouvre toutes les serrures.

Au catéchisme (authentique). — *Le ministre* : — Toi, Gatolliat, qu'ont fait les juifs à notre Seigneur Jésus-Christ, avant de le crucifier ?

Gatolliat reste muet. Le ministre voulant l'aider :

— Voyons, ils l'ont cou... cour...

Gatolliat (trionphant). — Ils l'ont couraté, m'sieu. R.

Gustave Doret et René Morax. — *Chansons de la Vieille Suisse. Série II*, pour une voix avec accompagnement de piano. — Fœtisch frères S.A., éditeurs.

La délicieuse couverture Vieux-Thoune est réapparue, sous de nouvelles couleurs, et recouvrant une seconde série de mélodies populaires. Ce nouveau recueil, chose remarquable, est certainement aussi intéressant que le premier. On serait tenté de croire que MM. Morax et Doret lui avaient d'avance réservé quelques-unes de leurs plus heureuses trouvailles. Comme dans le premier volume, la plupart de ces chansons sont sentimentales et mélancoliques. Mais il en est, dans ce genre, d'extrêmement belles, l'*Ingrate fille*, par exemple, qui rappelle le célèbre « Napoléon's lied ». Dans un genre opposé, on y trouve une version excellente de la chanson de Moïse, qui se chante encore pas mal dans nos campagnes, et surtout un *Ranz des Vaches* de l'*Entlibuch* qui est la merveille de la série.

SERAIT-CE UN MYTHE ?

VERS 1835, parut, en France, un opuscule qui eut, à son apparition, un très vif succès de curiosité. Il était intitulé : « *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé* », ou « grand erratum, source d'un nombre infini d'errata, à noter dans l'histoire du XIX^e siècle, par feu M. J.-B. Pérès, A. O. A. M., bibliothécaire de la ville d'Agen. »

Cette minuscule brochure eut plusieurs éditions. Celle que nous avons sous les yeux, la sixième, date de 1849. Elle fut éditée à Paris, à la Librairie protestante, rue Tronchet, et imprimée, dans cette ville, par un Lausannois, Marc Ducloux.

Une observation de l'éditeur, qui termine la brochure, apprend au lecteur que, dans ce singulier écrit et par tous les étranges paradoxes qu'il contient, l'auteur a voulu tout simplement faire la critique de l'ouvrage éminemment paradoxal qui a pour titre : *Origine de tous les cultes*, de Dupuis. Il en pastiche — non sans esprit, certes — les moyens.

Cette observation, qui pour beaucoup n'était pas inutile, n'enlève rien à l'originalité de cet amusant opuscule. Sa brièveté — ce lui est un mérite de plus — nous permet de le reproduire. Il intéressera, sans doute, ceux de nos lecteurs — probablement nombreux — qui ne le connaissent encore que de nom.

I

Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique. C'est le soleil personnifié ; et notre assertion sera prouvée si nous faisons voir que tout ce qu'on publie de Napoléon le Grand est emprunté du grand astre.

Voyons donc sommairement ce qu'on nous dit de cet homme merveilleux.

On nous dit :
Qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte ;
Qu'il était né dans une île de la Méditerranée ;
Que sa mère se nommait *Letitia* ;
Qu'il avait trois sœurs et quatre frères, dont trois furent rois ;

Qu'il eut deux femmes, dont une lui donna un fils ;

Qu'il mit fin à une grande révolution ;
Qu'il avait sous lui seize maréchaux de son empire, dont douze étaient en activité de service ;
Qu'il triompha dans le Midi, et qu'il succomba dans le Nord ;

Qu'enfin, après un règne de douze ans, qu'il avait commencé en venant de l'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales.

Reste donc à savoir si ces différentes particularités sont empruntées du soleil, et nous espérons que quiconque lira cet écrit en sera convaincu.

Et d'abord, tout le monde sait que le soleil est nommé Apollon par les poètes ; or la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande, et elle paraîtra encore bien moindre si on remonte à la signification de ces noms ou à leur origine.

Il est constant que le mot *Apollon* signifie exterminateur ; et il paraît que ce nom fut donné au soleil par les Grecs, à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une partie de leur armée périt par les chaleurs excessives et par la contagion qui en résulta, lors de l'outrage fait par Agamemnon à Chrysis, prêtresse du Soleil, comme on le voit au commencement de l'*Iliade* d'Homère ; et la brillante imagination des poètes grecs transforma les rayons de l'astre en flèches enflammées que le dieu irrité lançait de toutes parts, et qui auraient tout exterminé si, pour apaiser sa colère, on n'eût rendu la liberté à Chrysis, fille du sacrificeur Chrysis.

C'est vraisemblablement alors et pour cette raison que le soleil fut nommé Apollon. Mais, quelle que soit la circonstance ou la cause qui a fait donner à cet astre un tel nom, il est certain qu'il veut dire exterminateur.

Or *Apollon* est le même mot qu'*Apolléon*. Ils dérivent de *Apollô* ou *Apollé*, deux verbes grecs qui n'en font qu'un, et qui signifient perdre, tuer, exterminer. De sorte que, si le prétendu héros de notre siècle s'appelait *Apolléon*, il aurait le même nom que le soleil, et il remplirait d'ailleurs toute la

signification de ce nom; car on nous le dépeint comme le plus grand exterminateur d'hommes qui ait jamais existé. Mais ce personnage est nommé Napoléon, et conséquemment il y a dans son nom une lettre initiale qui n'est pas dans le nom du soleil. Oui, il y a une lettre de plus, et même une syllabe; car, suivant les inscriptions qu'on a gravées de toutes parts dans la capitale, le vrai nom de ce prétendu héros était *Neapoléon* ou *Néapoléon*. C'est ce que l'on voit notamment sur la place de la colonne Vendôme.

Or, cette syllabe de plus n'y met aucune différence. Cette syllabe est grecque, sans doute, comme le reste du nom, et, en grec, *nè* ou *nai* est une des plus grandes affirmations, que nous pouvons rendre par le mot *véritablement*. D'où il suit que Napoléon signifie: véritable exterminateur, véritable Apollon. C'est donc véritablement le soleil.

Mais que dire de son autre nom? Quel rapport le mot *Bonaparte* peut-il avoir avec l'astre du jour? On ne le voit point d'abord; mais on comprend au moins que, comme *bona parte* signifie bonne partie, il s'agit sans doute là de quelque chose qui a deux parties, l'une bonne et l'autre mauvaise; de quelque chose qui, en outre, se rapporte au soleil Napoléon. Or, rien ne se rapporte plus directement au soleil que les effets de sa révolution diurne, et ces effets sont le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres; la lumière que sa présence produit, et les ténèbres qui prévalent dans son absence; c'est une allégorie empruntée des Perses. C'est l'empire d'Oromaze et celui d'Arimane, l'empire de la lumière et des ténèbres, l'empire des bons et des mauvais génies. Et c'est à ces derniers, c'est aux génies du mal et des ténèbres que l'on dévouait autrefois par cette expression imprécatrice: *Abi in malam partem*. Et si par *mala parte* on entendait les ténèbres, nul doute que par *bona parte* on ne doive entendre la lumière; c'est le jour, par opposition à la nuit. Ainsi on ne saurait douter que ce nom n'ait des rapports avec le soleil, surtout quand on le voit assorti avec Napoléon, qui est le soleil lui-même, comme nous venons de le prouver.

2^o Apollon, suivant la mythologie grecque, était né dans une île de la Méditerranée (dans l'île de Délos); aussi a-t-on fait naître Napoléon dans une île de la Méditerranée, et de préférence on a choisi la Corse, parce que la situation de la Corse, relativement à la France, où on a voulu le faire régner, est la plus conforme à la situation de Délos relativement à la Grèce où Apollon avait ses temples principaux et ses oracles.

Pausanias, il est vrai, donne à Apollon le titre de divinité égyptienne; mais, pour être divinité égyptienne, il n'était pas nécessaire qu'il fût né en Egypte; il suffisait qu'il y fût regardé comme un dieu, et c'est ce que *Pausanias* a voulu nous dire; il a voulu nous dire que les Egyptiens l'adoraient, et cela encore établit un rapport de plus entre Napoléon et le soleil; car on dit qu'en Egypte Napoléon fut regardé comme revêtu d'un caractère surnaturel, comme l'ami de Mahomet, et qu'il y reçut des hommages qui tenaient de l'adoration.

3^o On prétend que sa mère se nommait *Letitia*. Mais, sous le nom de *Letitia*, qui veut dire la joie, on a voulu désigner l'aurore, dont la lumière naissante répand la joie dans toute la nature; l'aurore, qui enfante au monde le soleil, comme disent les poètes, en lui ouvrant, avec ses doigts de rose, les portes de l'Orient.

Encore est-il bien remarquable que, suivant la mythologie grecque, la mère d'Apollon s'appelait *Leto*, ou *Létô*. Mais si de *Leto* les Romains firent *Latone*, mère d'Apollon, on a mieux aimé, dans notre siècle, en faire *Letitia*, parce que *letitia* est le substantif du verbe *lætor* ou de l'insusité *læto*, qui voulait dire inspirer la joie.

Il est donc certain que cette *Letitia* est prise, comme son fils, dans la mythologie grecque.

4^o D'après ce qu'on en raconte ce fils de *Letitia* avait trois sœurs, et il est indubitable que ces trois sœurs sont les trois Grâces, qui, avec les Muses, leurs compagnes, faisaient l'ornement et les charmes de la cour d'Apollon, leur frère.

5^o On dit que ce moderne Apollon avait quatre frères. Or, ces quatre frères sont les quatre saisons de l'année, comme nous allons le prouver. Mais d'abord qu'on ne s'effarouche point en voyant les saisons représentées par des hommes plutôt que par des femmes. Cela ne doit pas même paraître nouveau, car, en français, des quatre saisons de

l'année, une seule est féminine, c'est l'automne; et encore nos grammairiens sont peu d'accord à cet égard. Mais en latin *autumnus* n'est pas plus féminin que les trois autres saisons; ainsi, point de difficulté là-dessus. Les quatre frères de Napoléon peuvent représenter les quatre saisons de l'année; et ce qui suit va prouver qu'ils les représentent réellement.

(A suivre).

Ceux qui font l'opinion. — Le reporter d'un journal a reçu un billet pour un concert symphonique. Bien qu'il s'y connaisse fort peu en musique, il va quand même au concert. Dans le journalisme, le cas est fréquent; ça n'a pas d'importance. C'est souvent des choses qu'il ignore le plus que le journaliste parle le mieux.

Notre reporter arrive en retard, au beau milieu de l'exécution d'une œuvre de Beethoven.

— Pardon, monsieur, où en est-on? demande-t-il à son voisin.

— On joue la neuvième symphonie.

— Diable! déjà la neuvième! Je n'aurais tout de même pas cru que j'étais aussi en retard.

Solution de l'autre problème.

Nous avons publié, samedi dernier, le problème suivant, que nous avait adressé M. A. R.:

« Combien M. Thiers (= $\frac{1}{3}$) aurait-il dû avoir d'enfants pour que sa famille formât un entier? »

Voici la solution que nous envoie un de nos abonnés, M. S. T.:

M. Thiers, le mari, représente $\frac{1}{3}$ ou $\frac{2}{6}$
Sa femme ou sa moitié représente $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{6}$

Il manque $\frac{1}{6}$ pour l'entier.

Il a dû avoir 6 enfants, les 5 premiers sont morts, reste le $\frac{1}{6}$.

Ce qui fait $\frac{1}{3} + \frac{2}{6} + \frac{1}{6} = \frac{6}{6}$.

Et voici la solution de l'auteur du problème, M. A. R.:

M. Thiers valait un tiers; sa femme, étant sa moitié, valait un sixième. Entre les deux, ils équivalaient donc à trois sixièmes, soit une demie, et il leur manquait une demie pour l'entier. Leurs enfants, produits de $\frac{1}{3}$ par $\frac{1}{6}$ auraient été des dix-huitièmes, et il en aurait par conséquent fallu 9 pour compléter l'entier. On sait que Thiers n'en a eu aucun.

Isaac, le prudent. — M. Löwenheim, marchand de chevaux, appelle son fils:

— Isaac, monte un peu ce chéfal devant ces messieurs, pour voir ce qu'il vaut.

Isaac examine les clients, le cheval et son père; puis, se penchant à l'oreille de ce dernier, il souffle:

— Es-tu vendeur ou acheteur?

POUR LA JEUNESSE

Fondation de la Société suisse d'utilité publique.

Le *Conteur* recommande chaleureusement à ses lecteurs l'appel suivant, qu'on lui demande de publier.

« Pour la Jeunesse », fondation de la Société suisse d'utilité publique, a pour but de développer les efforts faits pour le bien de la jeunesse de notre pays.

Avant toute chose, elle cherche à éveiller le sentiment de la responsabilité vis-à-vis de la jeunesse et à contribuer à prévenir les maux qui guettent les enfants et les générations futures.

Le but du travail de 1913 est la lutte contre la tuberculose. La fondation met en vente pour Noël des timbres et des cartes-vœux.

Les timbres seront vendus par les bureaux de poste et par l'organisation privée de la fondation. Ils coûtent 10 centimes l'exemplaire et

leur valeur d'affranchissement est de 5 centimes pour le service postal interne en Suisse. Ils ne peuvent être employés pour l'étranger. La vente aura lieu pendant tout le mois de décembre 1913. Les timbres sont valables du 1^{er} décembre à la fin de février 1914.

Les cartes ne seront vendues que par les collaborateurs de la fondation pendant le mois de décembre. Deux d'entre elles ont été dessinées par Cardinaux, deux par Burkhardt Mangold.

La plus grande part de la recette brute est destinée aux organisations locales ou cantonales qui luttent contre la tuberculose pour être employée en faveur de la jeunesse. Le reste servira à couvrir les frais de la fondation.

La recette de l'année dernière a été de francs 124,000 et la plus grande partie de cette somme, restée dans les cantons où elle avait été recueillie, a été employée à la lutte contre la tuberculose chez les enfants.

Le président du Conseil de fondation est M. le Conseiller fédéral Hoffmann.

Le Bureau du Comité cantonal vaudois est installé à l'avenue Dapples, 24, à Lausanne.

Pour 50 de saindoux. — Un gosse va acheter pour 50 centimes de saindoux chez le charcutier.

Le charcutier remplit à plein bord l'ustensile apporté par le gamin.

— Voici ton saindoux, mon garçon; où sont les 50 centimes?

— Dans le fond du pot, m'sieu!

Soirées Vertes. — Est-il encore besoin de proclamer le succès des soirées d'étudiants? — Non, n'est-ce pas. Cette année, toutefois, les soirées de « Belles-Lettres » ont eu un succès tout particulier. Elles le doivent au prologue, très vivant, spirituel et dont — grâce à ces qualités — la malice a passé comme lettre à la poste. Elles le doivent aussi à l'heureux choix des pièces représentées et à leur interprétation, excellente de tout point.

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine:

Dimanche 7, en matinée: 1. *La Défense du Foyer*, comédie en 3 actes, de Georges Jacquot; 2. *La Chance du mari*, 1 acte de de Fiers et de Caillavet. — En soirée: 1. *David Copperfield*, pièce en 5 actes, de Max Maurey, d'après le célèbre roman de Dickens; 2. *La Chance du mari*.

Mardi 9: *Le Sursis*, vaudeville en 3 actes, de André Sylven et Jean Gascogne.

Jeudi 11: *Beethoven*, pièce en 3 actes de René Fauchon, avec le concours de l'Orchestre symphonique, au complet. — M. René Fauchon remplira le rôle de Beethoven.

Vendredi 12: *Cyrano de Bergerac*, de Rostand, par une tournée de la Porte-St-Martin.

Kursaal. — Dès cette semaine, il y a matinée tous les samedis à 21 $\frac{1}{2}$ h., comme le mercredi, et à moitié prix à toutes les places. Le nouveau programme des matinées du samedi comporte les attractions et le cinéma.

Hier a débuté Mars Moncey, une artiste très comique qui a fait florès à Genève, puis une délicieuse chanteuse. Enfin, les Brownings, cyclistes comiques de premier ordre.

Au cinéma, vues des premières maisons et très variées; Pathé-Journal.

Dimanche, également, matinée aux prix ordinaires.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gyga**, fabricant à **Bleichenbach**.

Amis de la nature et de la bonne peinture, rendez-vous tous aux **Galeries du Commerce**. Exposition de peinture, aquarelles, dessins. — **Ch. Rambert, Fréd. Ronde G. Flemwel**. Entrée gratuite.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.